

Un prologue en forme de dîner

Thomassin avait apporté une bouteille de champagne pour l'apéro. Abel eût préféré un condrieu, ce vin blanc issu du cépage Viognier planté sur des terrasses étroites surplombant la rive droite du Rhône au nord de Vienne. Mais comme le disait si justement la grand-mère du petit cousin de la tante à Jules, « à cheval donné, on ne regarde point les dents. » Aussi fit-il contre mauvaise fortune bon cœur et partit à la recherche de flûtes dans son capharnaüm. Il finit par les trouver au fond d'un buffet branlant qu'il avait dégotté aux Puces du canal un jour où il ne devait pas avoir toute sa raison. Il en dénicha trois, pas une de plus, ce qui s'avérait conforme au nombre de convives. Il passa par la cuisine pour les rincer et en profiter pour vérifier que son cari d'agneau continuait de mijoter tranquillement dans son lait de coco.

Dans le séjour, l'avocat et la journaliste achevaient de faire connaissance. Élodie Pirelli travaillait à *Lyon Actu*, un mensuel dont la spécialité était de gratter le gratin là où ça le démangeait le plus. À ce petit jeu, Élodie se révélait être une morpionne d'élite, et ses enquêtes fouillées et bien étayées avaient fait trembler plus d'un notable rhônalpin. C'est précisément cette qualité fort appréciable qui intéressait Thomassin.

Le bouchon de champagne sauta avec un bruit feutré. Adrien maîtrisait à merveille la manœuvre. Avec lui, aucune crainte de se retrouver éborgné ou aspergé de liquide pétillant tel un navire baptisé de frais. L'extraction se faisait avec douceur, mais fermeté, et le breuvage s'écoulait ensuite dans les verres sans débordement ni excès de mousse.

Les trois convives trinquèrent, burent une gorgée, puis s'attaquèrent aux amuse-gueules préparés par le maître de maison : tapenade, caviar d'aubergine, houmous et autre tzatziki, à consommer sur des morceaux de pain libanais.

– Tu vas encore carboniser ma ligne ! fit mine de s’indigner Élodie tout en s’empiffrant.

– Je vous assure qu’elle ne risque rien ! fayota Thomassin, très vert galant.

La bouteille de roteux fut promptement descendue ; d’un commun accord, on décida de passer à table. Abel apporta le cari, présenté dans un beau plat creux, souvenir d’un voyage en Andalousie. La viande était entourée d’un rempart de riz blanc qui s’accordait à merveille avec la teinte légèrement safranée de la sauce. Il disposa encore des coupelles contenant cubes d’ananas, raisins secs et noix de pécan.

– C’est toi qui as concocté cette merveille ? s’extasia Adrien. Ça embaume, dis donc !

– Notre ami est un véritable maître-queux, roucoula la grande blonde en coulant une œillade torride à Séverac.

Celui-ci remplit les verres avec un brouilly qui s’avéra très gouleyant. Ensuite, ils attaquèrent leur pitance d’une fourchette gaillarde.

– Une tuerie ! soupira Élodie après avoir liquidé son assiette avec une ardeur de nettoyeur de tranchées. Abel, tu as loupé ta vocation !

– Pas tant que ça, rigola Thomassin. Après tout, sa profession ne consiste-t-elle pas à pousser les gens à se mettre à table ?

Ils sautèrent le fromage pour garder une place pour le dessert, une splendide tarte aux pommes apportée par Élodie. Après quoi, ils s’installèrent dans le coin salon. Il était temps d’aborder le sujet qui avait motivé ce festin. Avant de se jeter à l’eau, Thomassin alluma un petit cigare non sans s’être assuré que cela n’importunerait pas la journaliste.

– Connaissez-vous l’InlyBiomol ? lui demanda-t-il ensuite.

– Celle-là, il me l’a déjà faite ! ricana Séverac.

– Il s’agit d’un institut de recherche sur le cancer financé par la fondation Fernand-Filaire, récita la grande blonde. Son directeur, Didier Garoust, est une sommité du monde médical et de la recherche dans ce domaine.

– Bravo ! soupira Adrien. Ça fait plaisir de parler à une personne cultivée. Le commissaire de mes deux pensait que je lui causais d’un fromage basque. N’importe quoi, vraiment !

– Et alors, il s’y passe quoi, dans ton institut ? grommela Séverac, vaguement vexé. On y pratique le trafic d’organes ?

– Si tel était le cas, je m’adresserais à toi, patate ! Laisse-moi dérouler, veux-tu ? Cet organisme présente un avantage par rapport à la recherche universitaire. En France, beaucoup de chercheurs ont un statut plus que précaire, ils sont payés une misère et s’épuisent à solliciter des financements pour leurs travaux. À l’InlyBiomol, ils bénéficient d’un CDI, d’un matériel au top et d’un financement assuré. Et quand des subventions complémentaires doivent être trouvées, il existe un service dédié.

– Ce qui en fait une référence mondiale dans le domaine, renchérit Élodie.

– Exact. Malheureusement, il y a un revers à cette belle médaille. Garoust a un ego surdimensionné et ne supporte pas la moindre critique. Bien pire, il a laissé se développer un climat délétère. L’encadrement met une pression énorme sur les salariés, cadences de travail infernales, mépris, insultes et pour couronner le tout, harcèlement sexuel. De ce que je sais, deux directeurs de recherche se comportent comme des pachas dans leur harem et Garoust les couvre aveuglément.

– Et comment sais-tu tout cela ? s’étonna Abel.

Thomassin but une gorgée de son armagnac avant de répondre. Habituellement affable et souriant, il ne présentait plus du tout ce côté avenant. Ses traits s’étaient durcis, son regard n’était plus qu’une fente au travers de laquelle ses yeux luisaient d’une sorte de rage rentrée. Séverac imagina qu’il devait avoir cette expression lorsqu’il plaidait. Plus du tout le même homme.

– Tu l’ignores sans doute, Abel, j’ai perdu mon frère il y a une dizaine d’années. Cancer foudroyant. Il était divorcé, avait la garde de la fille qu’il avait eue avec son ex-épouse. Bien sûr, la mère a pris en charge la gamine, mais ma femme et moi nous sommes beaucoup occupés d’elle et nous continuons de le faire. Après des études de biologie, elle a trouvé un job de laborantine à l’InlyBiomol. Elle a intégré l’institut avec un enthousiasme qui faisait plaisir à voir. Elle a tenu six mois avant de démissionner et de faire une TS. Elle a été récupérée de justesse. J’ai eu beaucoup de mal à lui faire expliquer son geste, elle refusait obstinément par peur des conséquences sur sa carrière. Garoust a la réputation de dégommer ceux qui osent le critiquer ou critiquer l’institut.

Il s’interrompit pour terminer son verre. Abel fit mine de le resservir, il déclina d’un geste de la main.

– Hortense, ma nièce, travaillait dans l’équipe d’Hervé Trossard, l’un des directeurs de recherche, le pire de la bande. Pour son malheur, elle est ravissante, mais manque d’assurance, conséquence probable du traumatisme causé par la disparition de son père. Pendant six mois, elle a vécu un enfer. Trossard l’a littéralement poursuivie de ses assiduités avant de la pourrir parce qu’elle repoussait ses avances. Elle s’est plainte à plusieurs reprises à la DRH qui lui a dit de tenir bon, que « ça » allait passer. Quelques collègues tentaient de la soutenir, discrètement pour ne pas risquer les foudres de la hiérarchie. D’autres se foutaient carrément d’elle, lui conseillaient de céder et qu’ainsi, sa carrière serait assurée. Je vous laisse imaginer l’enfer. Je l’ai conjurée de porter plainte, mais elle refuse, la peur, et la honte, aussi. J’ai enregistré et retranscrit son témoignage. Je vous le montrerai, si vous acceptez ce que je vais vous demander.

Élodie eut un sourire fugace.

– Je pense que je vous vois venir...

– Je connais votre réputation, poursuivit Thomassin. J’ai lu et apprécié plusieurs de vos dossiers. Je sais par Abel que vous êtes quelqu’un de bien. Je voudrais que vous

fourriez le nez dans ce foutou institut. Ma nièce affirme que si on leur garantit l'anonymat, plusieurs salariés actuels et passés accepteraient de témoigner. Élodie, certains estiment que le talent excuse tout, vous voyez à quoi je fais référence. Eh bien, pas plus qu'en littérature et qu'au cinéma, la science ne doit permettre de piétiner la dignité humaine. Ces fumiers ont achevé de foutre en l'air la vie d'Hortense et sans aucun doute, celle de bien d'autres. On ne peut pas les laisser poursuivre ce massacre.

La grande blonde hochait doucement la tête, visiblement touchée.

– Vous m'avez convaincue, Adrien. Je marche.

L’InlyBiomol

Didier Garoust, le patron de l’InlyBiomol, trônait en bout de table, flanqué de sa fidèle assistante, Chantal Perdot. Les quatre directeurs de recherche se faisaient face deux par deux, Myriam Krautz et Pierre Tonnelli d’un côté, Hervé Trossard et Christophe Galinski de l’autre. Venaient ensuite les « fonctionnels », Amandine Recoral la DRH, Carole Delafaye la DAF, et Simon Cathelin, l’homme à tout faire (maintenance, logistique, approvisionnement). L’ordonnancement du comité de direction de l’Institut lyonnais de biologie moléculaire (InlyBiomol) était immuable. Garoust gouvernait d’une main de fer cet organisme de recherche financé par la puissante Fondation Fernand-Filaire, créée par les descendants du fondateur de l’une des plus grandes entreprises pharmaceutiques françaises (les laboratoires Filaire, rebaptisés FIRHONA pour plus de modernisme). L’InlyBiomol était en pointe dans le domaine de la recherche sur le cancer et collaborait avec l’université Claude-Bernard, le centre Léon-Bérard, l’INSERM et le CNRS.

Comme d’habitude, la matinée avait été consacrée à la science, chacun des directeurs faisant le point des travaux de ses équipes. Après un déjeuner au menu très éloigné des canons contemporains de la diététique (Garoust avait pratiqué le rugby et en avait conservé, outre une belle carrure, le goût des bonnes choses), c’était au tour des services d’appui d’évoquer leurs sujets respectifs.

Selon l’ordre établi, Amandine Recoral, la DRH, ouvrit le bal. Après un point rapide sur les recrutements en cours, elle aborda un thème qui ne figurait pas à l’ordre du jour, le climat dans l’entreprise.

– Le dernier CSE¹ a été plus que tendu, exposa-t-elle d'une voix contrariée. Plusieurs représentants du personnel ont dénoncé une ambiance de travail délétère, des délais intenablement qui entraînent stress et heures supplémentaires, l'attitude méprisante de la hiérarchie. Pire, plusieurs salariées se sont plaintes de paroles voire même de gestes déplacés de la part de certains cadres. Les termes de harcèlement moral et sexuel ont été prononcés.

Son regard s'était posé sur l'un des directeurs de recherche, Hervé Trossard, un homme brun et trapu aux cheveux courts, spécialiste des blagues graveleuses et des propos salaces. Il n'eut pas l'air gêné le moins du monde.

– J'adore ta gestuelle quand tu parles, rigola-t-il. Tu te trémousses en agitant tes bracelets, je suis sûr que tu ferais une excellente danseuse du ventre !

– Arrête tes conneries ! répliqua-t-elle sèchement. Tu vas finir par nous mettre dans la merde, avec ton comportement plus que *border line*.

Myriam Krautz intervint d'une voix froide.

– L'une de mes chargées de recherche s'est plainte de toi avant-hier. Elle était à cran, au bord des larmes. Selon elle, tu lui aurais déclaré qu'il était agréable de voir une femme intelligente porter des jupes. Apparemment, ce n'est pas la première remarque de ce genre que tu lui balances. Et ce n'est qu'un exemple parmi d'autres.

Trossard ricana.

– J'ai même ajouté qu'elle avait de jolies jambes. Je ne comprends vraiment pas pourquoi elle se plaint ! Si on ne peut plus complimenter les belles femmes...

– Encore l'effet *me too* ! renchérit Christophe Galinski, le plus jeune des adjoints de Garoust. Moi, ça ne me dérange pas qu'une fille me dise que je suis beau gosse !

Pierre Tonnelli intervint de sa voix grave et posée.

– Je confirme ce que vient de nous exposer madame Recoral.

¹ Conseil Social et Économique, qui remplace le CHSCT

Tonnelli était un ascète, fervent catholique. Grand scientifique, reconnu internationalement, il était au même titre que Garoust l'un des garants de l'institut. Issu de la vieille école, il s'interdisait de tutoyer ses collègues et de les appeler par leur prénom. Il poursuivit.

– De plus en plus de collaborateurs se plaignent de la pression que leur mettent certains d'entre nous et de l'absence de considération qu'ils ressentent de la part de l'encadrement. Mécontentement, lassitude et même, démotivation, je crains que tout cela finisse par avoir des conséquences négatives sur la qualité de notre travail.

Garoust tapa du poing sur la table.

– Vous m'emmerdez, tous ! Ceux qui ne se sentent pas bien chez nous n'ont qu'à aller goûter à la précarité de la recherche universitaire.

Il faisait référence au fait que l'institut présentait l'avantage d'offrir un statut stable aux chercheurs, qui étaient recrutés en CDI alors qu'à la fac, ils enchaînaient les contrats sans jamais être certains d'avoir un poste l'année suivante.

Le coup de gueule de Garoust mit fin aux débats. Résignée, la DRH passa la parole à Carole Delafaye, qui avait notamment en charge la gestion financière de l'organisme. Le CODIR se poursuivit sans autres heurts. Alors que les participants se saluaient avant de retourner à leurs activités respectives, Garoust retint Trossard par le bras.

– Hervé, reste-là. J'ai deux mots à te dire.

Recoral et Krautz échangèrent un regard. Le patron avait-il enfin décidé de recadrer ce macho pathologique ? Il fallait l'espérer. Il était plus que temps qu'il calme le jeu.